

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 41

Artikel: Lo lan
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178928>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cachent un sens plus élevé. Nous voyons dans Psyché l'emblème de la beauté de l'âme, de son union avec le corps, des épreuves qu'elle subit sur la terre et de l'immortalité à laquelle elle est destinée; nous y voyons encore la preuve que le bonheur ne dure qu'autant que dure l'illusion, et qu'il se dissipe dès que la vérité se montre toute nue.

C'est dans cet ordre d'idées qu'il faut entrer pour comprendre le tableau de M. Gleyre. Semblable à Psyché, illustrée par Raphaël, c'est une allégorie, une espèce d'apparition ou de songe qui emprunte à la Grèce ses formes les plus idéales et les plus élégantes, pour nous dire que la sagesse n'a plus besoin d'autre organe que celui de la parole pour éclairer l'humanité, et qu'elle compromet même sa dignité en se dépouillant de son casque, de sa lance et de son égide, pour amuser le monde par un jeu futile, en imitant par les sons d'une flûte le chant des oiseaux, infiniment supérieur à tous les accents que les instruments peuvent produire. Regardez seulement ces bouvreuils, ces chardonnerets et autres représentants de la troupe joyeuse des chantes aîlés, que le peintre a si bien dessinés, perchés sur les branches de platanes, ne semblent-ils pas se moquer des vains efforts de la déesse? Leur moquerie n'a pas échappé à l'une des Grâces, elle élève sa double flûte pour faire cesser leur gazouillement.

Ce que nous venons de dire sur les formes presque féériques que le peintre a données à Minerve et aux trois Grâces, pour imprimer à son tableau le caractère diaphane d'une apparition céleste, nous explique suffisamment la carnation douce et délicate qu'il a choisie; on dirait presque qu'il a plongé son pinceau dans la lumière pour en fixer les rayons sur son tableau.

Nous savons bien qu'on pourrait expliquer le peu de vigueur du coloris par des raisons complètement extérieures au tableau, telles que la place que celui-ci doit occuper plus tard, l'effet qu'il doit produire vis-à-vis de ses pendants, la lumière artificielle qu'on projeterait sur lui, l'influence des peintures vigoureuses dont il se trouvait entouré au Musée Arlaud, etc.; mais il nous semble que M. Gleyre connaît trop l'antiquité grecque, et surtout ses peintures murales, pour ne pas chercher à l'imiter dans la représentation d'une allégorie mythologique.

Pour terminer ce que nous avions à dire sur ce tableau, il nous reste encore à faire la description des divers objets qui entourent le charmant groupe. — Quelques personnes ont été frappées du bleu foncé dans lequel se présente le ciel; cela s'explique par le contraste du ciel de la Grèce avec celui que nous voyons tous les jours; tous les voyageurs qui viennent du nord et qui voient pour la première fois la patrie de Zeuxis et de Parrhasius font la même observation; il ne faut donc pas oublier que le Parnasse, dont nous voyons les sommets au fond d'une riante vallée, nous transporte en Phocide, et que la nature qui nous entoure au bord de notre beau lac ne peut pas nous servir de comparaison. Néanmoins, la manière dont M. Gleyre a représenté les rochers, la cascade lointaine, et les arbres caractéristiques de la Grèce, nous prouve que le peintre d'histoire peut hardiment se mettre à côté de nos célèbres paysagistes. L'exécution fidèle et minutieuse des fleurs champêtres que nous admirons au premier plan, ainsi que celle de cette gracieuse gazelle qui s'abreuve dans la source limpide qui lui sert de miroir, et dans laquelle les Grâces montrent à Minerve ses traits altérés, est la plus éloquente réfutation de l'idée que tout le tableau n'est qu'une ébauche et attend encore les derniers coups de pinceau.

Nous aurions encore une foule de choses à dire, mais la place nous manque, et ce n'est qu'à contre-cœur que nous prenons congé de Minerve, en jetant un dernier coup-d'œil sur le lézard frétilant et sur la tortue, dans lesquels nous voyons l'emblème de certains esprits et de certaines imaginations beaucoup trop lents à saisir et à comprendre les beautés d'une des plus charmantes toiles que nous devons à notre peintre national.

F. N.

Lo lan.

La fenna à Moïse Rognasson étai tant tiurieusa que cein eimbêtavé gros s'n'hommo. L'avâi bio lâi deré que n'iré pas galé dé tsertsi à tot savâi et dé volliâi

tot verré, rein ne fasâi, et Moïse se peinsa: eh! bin, adon que te ne vâo rein ouré, on tatséra dé té corredzi.

On dzo, lo grand borgno dé Morreins passavé avoué on troupé dé tchivrés, que menavé à la fâire. C'étâi midzo, et s'arreta aô cabaret po medzi on bocon, bâiré quartetta et po laissi reposa sé cabrés. Moïse qu'avâi cein vu, cor vito tsi li et dit à sa fenna: Franchette! — Quiète que t'as? — Atiuta! L'âi ia onna balla noce à la pinta, tsi Abran, va vito verré, sont ti pé lo pra. derrâi la mâison; lé damé font dâo café per dézo lé z'abro. — Câise-té fou! dâo café! — Oï ma fâi! va pi verré! lâi ia onna masse dé mondô! La Fanchette ne lo sé fâ pas deré dou iadzo; le va derrâi tsi Abran et le trâové lo troupé dé tchivrés et onna dizanna d'hommo que lé vouâitivont. « Yo que l'est, ellia balla noce, que le demandé? » Adon, elliau z'hommo à quoui Moïse avâi de que volliavé attrapa sa fenna, sé mettiront à fêré dâi pecheinté recaffâie et lâi deziront: Pardié, la vouâiquie la noce; ne vâidé-vo pas l'épâo, avoué sa granta barba? et l'âi montravont on villio bocan que brottavé l'adze.

Ma fâi la fenna fut bin attrapâie, ka ti elliau z'hommo sé mocavont dé li, et le sé reintorna tota penâosa et tota furietusa contré Moïse. « Ah! lo bougro, se le sé desâi ein s'ein allein, te vâo mé fêré dâi pareils affronts, po qu'on sé moquâi dé mé; atteinds villietsaravouta! » Et le pllioravé dé radze. Quand l'arrevâ à la mâison, ti lé z'autro risont coumein dâi bossus; Moïse l'âi dese: Et poui? Ma fâi, et poui!!! la Fanchette ne reponde rein, le travaisé lotto, io lé z'hommo dinavont, l'eintré dein sa tsambra ein fasein zonna la porta, le sé coté dedein, et le coumeinça à boudâ Moïse, à quoui le ne redese pas on mot.

Dévé la né, faillesâi portant sé cutsi et coumeiu n'aviont qu'on lli po lé dou, l'avâi bio bouda, faillesâi drumi découté Moïse. Aloo po lo puni, le va queri aô guelata on lan (onna plliantse), le lo met aô mâitein daô lli, et le se cutsé dé la part delé d'aô lan. Quand Moïse cintra, vollie deré oquié à sa fenna, mà « motta » mein dé reponse. Ye sé fourré aô lli, têt ébâhi de trova onna pllianse cintré li et sa Fanchette. Ye s'eindrumiront ti dou sein pipa on mot. Lo leindeman, la fenna bouda onco tot lo dzo et la né le remette lo lan aô lli. Tot parâi cein eimbêtavé la Fanchette dé ne pas poâi deveza, ka l'étâi onna granta tabousse; quand furont ti dou cutzi, la fenna sé met à éternua « Aaatchin! eh! mon Dieu! — Lo bon Dieu té beinè! l'âi dit s'n'hommo. — Lo dis-tou dé bon, Moïse? — Oï pardié! — Eh! bin, douta lo lan! »

C. C. D.

Toilette d'une élégante en 1866.

I. POUR LA TÊTE.

Deux livres de faux cheveux pour faire le chignon.
Une livre idem pour imiter des nattes naturelles.
Un filet ou réseau pour contenir le dits cheveux.
Dix épingles pincettes pour le même usage.
Vingt-cinq grammes de pommade pour les faire luire.
Vingt-deux de peinture pour leur donner du ton.
Un chapeau avec fleurs, fruits, oiseaux et dentelles.